

LA TRAGÉDIE ARMÉNIENNE

Récits de réfugiés arméniens à Bagdad

On mandate de Bagdad au « Times » :

« L'une des meilleures choses qui s'accomplissent en ce moment à Bagdad est le sauvetage des femmes et des enfants arméniens qui ont survécu aux massacres et qui vivent actuellement dans des familles musulmanes. On les rassemble dans des maisons édifiées par les soins du gouvernement britannique, et leurs propres concitoyens veillent sur eux.

« J'ai visité hier l'une de ces institutions. Les habitants en sont tous jeunes, beaucoup en âge d'être mariés, mêlés à un grand nombre d'enfants au-dessous de six ans qui ont déjà oublié leur langue et leur foi.

« Le simple exposé de ce qu'ils ont souffert et vu constitue un réquisitoire accablant contre le gouvernement turc. La première fillette que je vis était une enfant de dix ans, native d'un village des environs d'Erzeroum. Elle était partie avec sa famille ; ils étaient montés sur des ânes et emportaient un certain nombre d'objets leur appartenant. Mais au bout de trois jours les Kurdes les avaient complètement dépossédés, et ils durent poursuivre leur chemin à pied. Les Turcs avaient publié une proclamation dans tous les villages annonçant que les Arméniens allaient être envoyés à une colonie que l'on était en train de préparer pour eux et que leurs propriétés seraient placées sous la surveillance du gouvernement turc pour leur être restituées après la guerre. Il y a plus d'un an de cela. Les gendarmes turcs leur témoignaient beaucoup d'amabilité dans leurs maisons ; ils leur disaient qu'on leur donnerait un nouveau pays à cultiver et que leur voyage ne serait pas long.

« La première assurance, les malheureux s'en doutaient bien, était illusoire, mais en donnant la seconde, les gendarmes ne mentaient pas.

« Pour beaucoup d'entre eux, tout fut fini le troisième jour. Deux ou trois cents des hommes furent séparés des femmes et tués à quelque distance, fusillés ou sabrés. Depuis lors, le même sort paraissait tous les jours un peu plus devoir être celui du reste de colonne. Les gardiens étaient très fâchés ; ils agissaient sans aucune méthode. Quelques-unes des femmes furent jetées dans le fleuve, d'autres dans des précipices. Ils étaient douze cents lorsqu'ils quittèrent deux villages près d'Erzeroum ; quinze seulement parvinrent à Ras-el-Aïn. Survivants étaient tous des femmes et enfants, il n'y avait pas un homme. Enfin, ni un enfant mâle de plus de

« Je rencontrai un réfugié du district de Kara-Hissar, qui fut sauvé avec dix de ses compagnons par une Arménienne qu'ils rouvèrent établie dans un camp de Bedouins. En tout huit cents familles avaient quitté Kara-Hissar. La moitié d'entre elles, qui avaient été conduites à bord de bateaux vides, furent noyées dans l'Euphrate. Lorsqu'ils atteignirent Deir-ez-Zor, les survivants furent placés dans un camp d'internement. Tandis qu'ils étaient là, ils s'abouchèrent avec le mutesarrif et tentèrent d'acheter de lui leur délivrance.

« Ils lui offrirent 3.000 francs. Ce n'était pas assez. Ils firent une seconde collecte, chaque piastre qu'ils purent trouver fut remise au quêteur. Cette fois, la somme atteignit près de 5.000 francs et le mutesarrif accepta à condition qu'ils signassent un papier déclarant : « Nous, Arméniens de... , renonçons volontairement cette somme pour l'armée turque. » Mais elle ne les sauva pas. Les gendarmes, abhorrés, les accompagnèrent dans leur marche, et, à neuf milles de la ville, le massacre commença. Bâtons et pierres, couteaux et poignards furent employés et quelques balles pour le coup de grâce. Mais, comme il arrive toujours, à accomplir leur besogne, les assassins se fatiguerent, et le dernier acte fut renvoyé de jour en jour. A la fin, un gendarme suggéra aux prisonniers l'idée de s'échapper. La nuit était obscure, les gardiens moins vigilants qu'à l'ordinaire, et le dernier restant du convoi, en tout 55 personnes, pris la fuite. »